

Banque BCPST inter-ENS/ENPC/Mines

Session 2024

RAPPORT DE L'ÉPREUVE DE FRANÇAIS

Épreuve commune aux ENS de Lyon, Paris, Paris-Saclay, à l'ENPC et aux Mines Paris

Coefficients :

ULM (Paris) : 5,5 %

ENS DE LYON : 3,3 %

Paris Saclay : 4,6 %

ENPC/ Mines : 7,5 %

Membres du jury :

Florence PERRIN, Émilie SERMADIRAS

Thème : faire croire

Sujet :

Dans *Les Secrets de la princesse de Cadignan* [1839] d'Honoré de Balzac (*La Comédie humaine*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade, vol. VI, 1977, p. 959), l'héroïne affirme :

« Si c'était un mensonge, il serait bientôt orné de commentaires, servi avec les jolies préparations qui le rendent croyable et dévoré comme un fruit délicieux ; mais faire croire à une vérité ! Ah ! les plus grands hommes y ont péri [...] ».

En quoi cette réflexion éclaire-t-elle votre lecture des œuvres du programme (Pierre-Ambroise-François Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses* ; Alfred de Musset, *Lorenzaccio* ; Hannah Arendt, « Du mensonge en politique » dans *Du mensonge à la violence* et « Vérité et politique », dans *La Crise de la culture*) ?

REMARQUES GÉNÉRALES :

Les productions de la session 2024 ont été jugées, dans l'ensemble, sérieuses, souvent bien référencées, et appuyées sur de nombreux exemples. Si certains candidats ne semblent pas maîtriser les textes au programme et peinent à mener une réflexion structurée et enrichie d'exemples, 18 copies ont obtenu un résultat égal ou supérieur à 15, en dialoguant de manière fine et argumentée avec la citation proposée. Trois excellentes copies, capables de proposer une lecture personnelle et fouillée des textes au programme tout en discutant l'ensemble des aspects du sujet, ont été notées entre 18 et 20.

PROBLÉMATISATION ET TRAITEMENT DU SUJET :

La citation proposée reposait sur une affirmation *a priori* paradoxale, à savoir que le mensonge serait plus crédible que la vérité, imposant alors la nécessité périlleuse de « faire croire » à une vérité. Lors de l'analyse des termes du sujet, il était important de gloser la métaphore culinaire/alimentaire – certaines copies ont finement mis en lumière la possible référence biblique au fruit défendu de la Genèse – en s'interrogeant sur les procédés et les dispositifs utilisés pour faire « dévorer » le mensonge, de l'art rhétorique qui consiste à perfectionner l'efficacité persuasive de son discours, à la mise en scène de soi (le menteur construit un personnage qui « travaille » son corps et ses gestes afin de mieux tromper autrui), en passant par la « fabrication d'une autre réalité¹ » grâce à la manipulation des preuves et des faits. La réflexion sur la redoutable efficacité du mensonge devait être mise en regard avec la seconde partie de la citation qui soulignait en miroir la difficulté, voire l'impossibilité de « faire croire à une vérité », considérée par le personnage balzacien comme moins vraisemblable, quand bien même elle serait transmise par « les plus grands » hommes. La citation invitait ainsi à s'interroger sur les raisons pour lesquelles la vérité est accueillie avec défiance, voire hostilité, tout en examinant les dangers auxquels les « diseurs de vérité » – fictionnels ou historiques – peuvent s'exposer. Notons en passant que les remarques d'ordre syntaxique – certains candidats ont par exemple fait part de leur étonnement face à l'interjection « Ah ! » – ne sont bienvenues que si elles permettent de problématiser le sujet.

Si la plupart des candidats ont correctement déchiffré et commenté la « thèse » du personnage de la *Comédie humaine* (à ne pas confondre, comme beaucoup l'ont fait, avec l'auteur lui-même), on ne pouvait traiter correctement le sujet qu'à condition de porter un regard exhaustif et critique sur la citation. Tout d'abord, la question portait sur le factitif « faire croire » : il s'agissait d'analyser les dispositifs à même de produire cet effet. Sur ce point, l'affirmation de H. Arendt selon laquelle le menteur est un « homme d'action » constituait un point de départ judicieux. Ensuite, il importait de mettre en question la prétendue supériorité des procédés du mensonge, en étudiant les failles, les lacunes et les limites. L'art du mensonge n'exempte pas ce dernier du risque d'échec. Les bonnes copies se sont ainsi penchées sur les situations où le mensonge – aussi éloquent soit-il – n'est pas cru, en étudiant le cas des personnages assez clairvoyants et lucides pour ne pas être pris au piège de l'illusion, et en examinant les situations où le mensonge, en dépit de la virtuosité des moyens déployés, peine

¹ *Vérité et politique*, p. 323.

à s'imposer dans la durée et finit par être révélé – typique est à cet égard le cas de Staline tentant d'effacer le souvenir du rôle joué par Trotski dans l'histoire de la Révolution russe sans y parvenir. Cela impliquait d'interroger les ressources susceptibles de prémunir le sujet contre la crédulité, en développant son esprit critique : les candidats ont notamment travaillé sur la résistance des faits, l'importance du témoignage historique, de l'éducation (le cas de l'ignorante et naïve Cécile de Volanges offrant un contre-exemple de choix), sur le rôle des institutions et de la presse présentée par Hannah Arendt comme un « quatrième pouvoir », *etc.*

La mise en lumière des dysfonctionnements du mensonge allait de pair avec un questionnement sur l'irréductible force de la vérité, que ce soit à l'échelle de l'Histoire, ou dans le domaine de la fiction. La tâche des candidats consistait donc à dépasser l'affirmation péremptoire de l'héroïne des *Secrets de la princesse de Cadignan* pour se demander comment la vérité pouvait *in fine* l'emporter sur la puissance pragmatique du mensonge. Une telle démarche peut se révéler tragique, comme le révèle l'échec final de *Lorenzaccio* qui peine à faire entendre la vérité – personne ne croit qu'il veut tuer le Duc – et meurt assassiné. Toutefois, Hannah Arendt, dans les dernières pages de *Vérité et politique*, se montre soucieuse de définir des moyens déclaratifs, poétiques et narratifs qui révèlent leur puissance persuasive sans rien emprunter au mensonge.

Il était de ce point de vue essentiel de relever l'aspect problématique de la formule « faire croire à une vérité » – certains candidats ont parlé d'« antithèse » – qui ouvrait à une série de questionnements : si la vérité de raison est « coercitive », comme le suggère Hannah Arendt en s'appuyant sur Hobbes et Le Mercier de la Rivière qui évoque son « despotisme », cela ne vaut que dans le champ des connaissances démonstratives. Comme vérité de fait, elle se place dans le domaine mouvant des affaires humaines, des valeurs et de l'histoire et ne peut plus revendiquer son « évidence contraignante ». Dès lors, elle n'échappe pas à la dynamique de l'opinion, de la persuasion et donc du « faire croire ». Comment peut-elle s'imposer en dehors de la voie de l'argumentation logique, fondée sur la raison et les preuves ? Existe-t-il des moyens efficaces de « faire croire au vrai » ? Les bonnes copies sont celles qui ont essayé de penser la tension soulevée par cette expression pour tenter de la résoudre. Au contraire, trop de candidats se sont contentés de confirmer puis d'infirmer le propos de la citation – en adoptant un plan du type « thèse-antithèse » – I. « Le mensonge est plus crédible et séduisant que la vérité », II. « Le mensonge peut échouer et la vérité l'emporter » –, ce qui les a conduits à se répéter sans parvenir à construire une réflexion qui progresse dans la troisième partie de la dissertation. Les copies qui ont entrepris de penser le rôle de l'art et de la littérature comme moyens féconds du « faire croire au vrai » ont souvent manqué de nuance. En effet, affirmer que le « mensonge est au service de la révélation de la vérité » ne pouvait pas convaincre puisque celui-ci ne s'avoue jamais comme tel : il empêche de discerner ce qui relève de l'un ou de l'autre et par là-même dépossède le sujet de ses moyens critiques. La référence au « mentir-vrai » d'Aragon, souvent mobilisée, ne prend son sens que dans le cadre assumé et explicite du récit, de sorte que le lecteur ou le spectateur est d'abord informé qu'il entre dans l'univers de la fiction, ce qui exclut tout mensonge. Par ailleurs, la représentation de la réalité proposée par les œuvres de fiction permet de mener diverses réflexions – éthique, historique, politique – mais on ne saurait dire – comme l'ont affirmé certains candidats – qu'elles « enseignent » une vérité, sous peine de les confondre avec un roman ou une pièce à thèse.

Les bonnes dissertations sont celles qui ne se sont pas contentées de paraphraser de manière répétitive la citation mais qui ont su construire un dialogue intelligent avec cette dernière, et ce tout au long du développement, en reprenant à propos les termes clefs du sujet afin de les interroger au miroir des textes du programme. La majorité des copies s'est attachée à présenter un devoir complet, établi sur des citations précises recouvrant les différents thèmes abordés par les œuvres. Du point de vue formel (introduction, développement en trois parties, mention des œuvres), la plupart des devoirs ont correspondu aux attentes de l'épreuve. Les différences de notation s'expliquent par l'aptitude des candidats à mettre leurs connaissances au service du sujet et non l'inverse. Trop souvent ils plaquent une argumentation « passe-partout » (en particulier dans la troisième partie), élaborée autour des catégories générales de la vérité ou du mensonge, sans que les arguments proposés – l'immoralité du mensonge, sa capacité à changer le monde, les risques de l'autosuggestion, la frontière labile entre mensonge et vérité, *etc.* – soient clairement mis en relation avec les termes du sujet.

Par ailleurs, les correctrices ont été particulièrement attentives non seulement à la clarté des arguments – on ne saurait trop insister à ce propos sur l'importance de la présentation des axes et des transitions qui doivent éviter de répéter mot pour mot l'annonce du plan –, mais aussi à la maîtrise des concepts utilisés. Ainsi, la notion de « contingence », justement convoquée pour traiter de la fragilité de la réalité puisque « les faits n'ont aucune raison d'être ce qu'ils sont » (Arendt), a parfois conduit à des confusions voire des contre-sens lorsque les candidats mettaient sur le même plan vérité et opinion, réalité et fiction. De même, il convenait de distinguer l'art de persuader et celui de convaincre, pour mener une réflexion nuancée sur les moyens utilisés pour faire accepter la vérité.

Le jury a valorisé les copies illustrées par des exemples précis et analysés en profondeur. Si de nombreux candidats ont consacré une partie à l'efficacité de la manipulation sur l'esprit humain, ils ont réfléchi avec une précision inégale sur les procédés mis en place pour « faire croire » au mensonge : l'art de la mystification qui fait du menteur un acteur ; les tactiques rhétoriques grâce auxquelles il perfectionne son éloquence verbale pour mieux séduire son interlocuteur, notamment en faisant appel à ses émotions, le *pathos* jouant un rôle essentiel dans la dynamique d'illusion ; la capacité à inventer un récit d'autant plus vraisemblable qu'il est orné de multiples « petits détails », ainsi que le conseille le vicomte de Valmont ; la manipulation et la falsification des preuves qui permettent « un complet réarrangement de toute la texture factuelle » (Arendt) ; *etc.* Les meilleures copies se sont appuyées sur des passages clefs des œuvres au programme, d'où elles ont tiré des citations pertinentes qui, loin de se suffire à elles-mêmes, étaient explicitées et étudiées pour faire progresser la réflexion. On ne pouvait ainsi faire l'économie de consacrer un développement au personnage de Lorenzaccio, multipliant les identités et les surnoms, et à la manière dont il orchestre une mise en scène dont il est le personnage principal ; plusieurs lettres capitales des *Liaisons dangereuses* proposaient de leur côté une véritable défense et illustration de la première partie de la citation – à commencer par la lettre 81 de la Marquise de Merteuil au Vicomte de Valmont où elle se livre à un éloge du masque – ; l'histoire des *Pentagon Papers* offrait quant à lui un cas exemplaire du fonctionnement politique du mensonge.

Les bonnes dissertations ont par ailleurs su jouer le jeu de l'exercice comparatiste en mettant en regard les différentes œuvres, tout en étant attentives aux spécificités de chacune d'entre elles. Le dialogue entre les œuvres permettait en effet de poser des questionnements fructueux.

Ainsi, l'hypothèse d'Hannah Arendt qui voit dans le « raconteur d'histoire – historien ou romancier » – un « grand raconteur de la vérité de fait » invitait à envisager la manière dont Laclos et Musset passent par la fiction pour explorer la vérité du cœur et des comportements humains. Rappelons toutefois que les candidats ne doivent pas chercher à réduire la diversité générique et historique du programme mais en prendre la pleine mesure. Ainsi, si les menteurs utilisent des stratégies similaires, le changement d'échelle et d'époque n'est pas indifférent. Les acteurs, les victimes et les enjeux du mensonge diffèrent selon le contexte dans lequel il naît et l'on ne saurait mettre sur le même plan les objectifs des libertins de la société aristocratique d'Ancien Régime représentée par Laclos avec ceux des communicants du XX^e siècle, passés maîtres dans l'art de la manipulation de masse et de la propagande, évoqués par Hannah Arendt.

STYLE ET ORTHOGRAPHE :

Insistons pour conclure sur l'importance de la syntaxe et de l'orthographe. Dans l'ensemble, les dissertations de la session 2024 étaient bien rédigées et le jury s'est réjoui du peu de fautes d'orthographe. Toutefois, la lecture de quelques copies est parfois rendue difficile par une expression mal maîtrisée, qui nuit à la compréhension du propos. Certains styles gagneraient en fluidité en évitant les phrases trop longues, alourdies par une accumulation de propositions subordonnées qui rendent la réflexion confuse. De manière générale, le soin apporté à la correction de la langue révèle l'attention portée par le candidat à son devoir et aux œuvres du programme. À ce titre, les inexactitudes relatives aux noms propres d'auteurs ou de personnages (« Delafontaine », « Blaize » Pascal, « Céciles Vollange », « Lorrenzacio ») ont été particulièrement pénalisantes. Le jury met également en garde les candidats contre certaines coquilles récurrentes (la « vertue », « vraisemblable », « certe », « discour », *etc.*). Rappelons également que les accents de la langue française ne sont pas facultatifs. Il convient par ailleurs de bannir un registre de langue familier, inapproprié pour une épreuve écrite de français : on évitera par exemple de dire que Valmont « se fiche » de la Présidente de Tourvel et « couche avec tout le monde ». Enfin, on ne saurait que trop encourager les candidats à soigner la présentation de la copie, à commencer par la calligraphie, afin d'éviter que la correction se transforme en déchiffrement laborieux.